Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 50 (1912)
Heft: 41

Artikel: Le pouro retsa
Autor: Marc
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-208990

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

CINQUANTENAIRES

Le cap de la cinquantaine ne se peut doubler comme les autres. On éprouve le besoin de manifester. Alors qu'on s'efforce d'ignorer les autres étapes de l'âge, qu'on feint tout au moins de ne pas s'en apercevoir, on s'en va partout crier : « J'ai cinquante ans ! Félicitez-moi. Bien conservé, hein ! »

Et ce besoin de manifestation résulte du fait que cinquante ans de vie, c'est déjà un joli bout. Combien ont été arrêtés en chemin, terrassés par l'impitoyable faucheuse.

Cinquante ans ! On regarde en arrière ; on revit, en pensée, les années écoulées ; on sent le besoin de dresser un petit inventaire. Il n'est pas toujours très édifiant ni très encourageant. Bast ! on se dit : « On est là, tout de même ! »

Cinquante ans ! On regarde aussi en avant. Et ce n'est guère plus encourageant. On se rend bien vite compte que la plus grande étape est franchie, que le but est singulièrement proche et que la route est en pente. La descente est rapide. On a beau hausser les épaules de dédain, en se disant : « Qu'importe ! ». On a beau crier : « Et vive la joie ! L'avenir est à nous ! » On sent que c'est bien mesquin, cet avenir, et qu'on en viendra vite à bout. Et puis, on commence à compter par « hivers », non plus par « printemps ».

Alors, on songe... on songe...

Mais on ne peut pourtant s'abîmer en de si sombres pensers. Nous ne sommes pas là pour ça. Foin de la vie, si elle se doit passer en vaines lamentations !

Cinquante ans ! Fêtons le joyeux événement.

C'est l'habitude qu'ont prise chez nous, depuis quelques années, tous ceux qui ont atteint cet âge, où l'on commence à être respectable, sinon toujours respecté.

Il y a deux semaines, le dimanche 29 septembre, un certain nombre de Lausannois s'étaient donné rendez-vous à Baumaroche, sur Vevey, pour y fêter ensemble leurs cinquante printemps ; ils étaient tous nés en 1862.

Le *Conteur* eût pu être de la partie, car il a cette année aussi, cinquante ans bien sonnés. Un joli âge pour un journal de son espèce, qu'en dites-vous ?

Le rendez-vous était à la gare de Lausanne, à 8 heures du matin, afin de faire à pied la route, charmante, de Puidoux à Baumaroche. Il pleuvait. Quelques-uns partirent quand même, fidèles au programme. On n'a plus peur de l'eau à cinquante ans ; et puis, cette année, on y est fait, que diable ! Les craintifs renasquèrent ; ils prirent le train de 9 h. 30 pour Vevey et gagnèrent, par le Vevey-Pèlerin, Baumaroche, où ils arrivèrent les premiers.

Le temps semblant vouloir s'éclaircir et le soleil sourire à la fête, les craintifs s'en allèrent à la rencontre des pédestres, qu'ils trouvèrent bientôt, enchantés de leur promenade.

On revint ensemble, une soixantaine environ, à Baumaroche, où, sur la terrasse de l'hôtel les apéritifs étaient servis. On fit connaissance le verre en main.

Avant de se mettre à table, on sacrifia à la postérité ; un photographe, l'inévitable photographe était là : « Souriants, messieurs, souriants ! »

Et ce fut avec le sourire encore aux lèvres, qu'on attaqua le potage. Le dîner exquis, généreusement arrosé, fut très gai, très cordial. On s'examina bien un peu les uns les autres avec curiosité : bon nombre se voyaient pour la première fois. Mais il faut croire que chacun fut satisfait de l'examen et trouva que c'étaient tous de « bonnes billes », car la glace fut très vite rompue.

Au dessert, le président, M. Tschumi, donna lecture de diverses lettres de cinquantenaires, exprimant leur regret de ne pouvoir être de la fête ; ainsi M. le conseiller fédéral Decoppet, M. le syndic Maillefer (qui se fit représenter par un petit contingent de bouteilles de Dézaley, fort bien venues), M. Emile Bonjour, rédacteur, M. le colonel divisionnaire Bornand, M. Imhof, etc.

M. Marc Magnenat, agent de la Banque cantonale, à Vevey, désigné comme major de table, fit procéder à l'appel des convives, qui durent indiquer la date de leur naissance, s'ils étaient ou non mariés, le nombre de leurs garçons et celui de leurs filles, enfin, leur poids.

M. Sydney Schopfer, avocat, porta le toast à la patrie. Il était tout naturellement désigné pour cela : il est né le 14 avril, honneur qui lui valut d'emblée une chaleureuse salve d'applaudissements.

En termes élevés, il célébra le pays que nous aimons. Il dit ensuite que les cinquantenaires présents représentent à la fois le passé, le présent et l'avenir. Le passé, par ce qu'ils avaient fait, le présent, par ce qu'ils font, l'avenir, par ce qu'ils pourront encore faire. Puissent-ils rester tous des citoyens dévoués à notre cher pays et à notre cher canton.

M. A. Vulliemin, rédacteur à la *Bibliothèque universelle*, lit une double pièce de vers de circonstance qui eut grand succès. Nous la donnons plus loin.

Puis, comme chacun devait dire quelque chose ou payer une bouteille, les discours et productions diverses, ni le vin, ne firent défaut. Bonne humeur et bonne volonté étaient générales. Des chœurs, entonnés par le major de table, un ancien « Choralion », alternaient avec les discours et les productions individuelles.

M. F. Guisan proposa l'envoi d'un télégramme à M. le conseiller fédéral Decoppet. Cette proposition fut adoptée par acclamations.

M. Schopfer leva son verre aux enfants des cinquantenaires.

M. Lucien Creux, en d'éloquentes paroles, donna un corps à l'idée dominante de la journée : le besoin, arrivés à l'âge de cinquante ans, de serrer les rangs et de se sentir un lien commun. Il fut particulièrement applaudi lorsqu'il insista sur la nécessité de resserrer les liens de la famille, pour contrebalancer les velléités d'indépendance et de détachement du foyer qui se manifestent chez les enfants.

M. Lavanchy, directeur de la Banque populaire, à Vevey, apporta le salut des cinquantenaires de cette ville, qui ont eu déjà leur fête en juin.

M. Duport porta son toast aux citoyens de 1862 qui n'habitent pas la patrie.

M. E. Chatelanat but à la solidarité, à la sympathie mutuelle qui doit unir tous les assistants ; il propose de se retrouver en commun dans cinq ans.

M. Guex, député de Moudon, leva son verre au Jorat et à son député, M. Ulysse Jordan, de Mézières.

Ce dernier prit alors la parole et dans une excellente allocution, fit ressortir la nécessité d'une bonne entente entre la ville et la campagne.

« Faisons de la politique, dit-il, mais faisons-la avec un esprit élevé, sans mesquines rancunes et en ne considérant toujours que le bien général du pays. »

Il fut longuement acclamé quand il rappela qu'il est le père de six filles, et son homonyme, caissier communal de Mézières, père de cinq fils.

A la fin du repas, arriva un télégramme d'un groupe de citoyens de 1862, qui n'ont pas voulu s'éloigner trop de Lausanne et qui festoiaient à Lutry.

A 6 heures, on entonna le « Comme volent les années », de Steinlen. Ce fut le point final de cette fête charmante, toute de franche gaîté, avec quelques retours mélancoliques sur le passé, mais sans fausse note, et qui fut organisée et célébrée dans un excellent esprit.

* * *

Voici les vers lus par M. A. Vulliemin, dont nous avons dit plus haut le succès :

Elégie
du pessimiste.

Il est assurément fort beau
D'arriver à la cinquantaine,
Quand on n'a pas trop de bedaine
Et qu'on garde sous son chapeau
Suffisamment de chevelure
Pour faire encor quelque figure...

Mais, grands dieux, que d'inconvénients
Viennent compenser ce prestige :
Un tel n'a bientôt plus de dents ;
Cet autre ne peut sans vertige
Parcourir le journal du jour
Si au binocle il n'a recours.

Celui-ci voit d'un œil avide
A table défiler les plats,
Et devant son assiette vide
Maudit tout bas son estomac.

Celui-là, comme en sa jeunesse,
Voudrait escalader les monts.
Bernique ! s'il est riche en graisse,
Il n'a plus ses anciens poumons.

La goutte, cette chère amie,
En tourmente déjà plus d'un.
C'est un brevet de longue vie,
Soit, mais hôte bien importun.

Pour vous enfin, qui près des belles
Vous posiez jadis en vainqueurs,
Hélas ! les cœurs se font rebelles,
Il n'est plus que regards moqueurs.

J'en trouverais d'autres encore,
Sans avoir beaucoup à chercher.
Mais il faut savoir se borner ;
Fermons donc la boîte à Pandore !

Oui, c'est beau d'avoir cinquante ans,
Lorsqu'on a bon œil... et le reste,
Mais c'est tout de même embêtant,
Sentir qu'on vieillit, sans conteste.
S'il nous était donné sur terre
De choisir tout ce que l'on veut,
Dès demain j'émettrais le vœu
De faire machine en arrière !

Du tac au tac.
Réponse de l'optimiste.

Ah ! foin des esprits moroses
Qui vont toujours se lamentant !
La vie offre encor quelques roses,
Lors même qu'on n'a plus vingt ans.

Si le corps n'est plus aussi leste,
Si parfois on se sent bien lourd,
En dépit de tout, il nous reste
De quoi vivre plus d'un beau jour.

On a les joies de la famille,
Le plaisir du devoir rempli,
On revit dans ses fils et filles,
On n'est pas sans quelque appétit !

On a sa pipe, sa partie,
Ses souvenirs, ses ambitions,
Et, privilège qu'on envie,
Ses conseils d'administration !

Et l'amitié, que l'âge même
N'éteint pas, malgré les autans,
N'est-elle pas le bien suprême ?
Ma foi, vivent les cinquante ans !

29 septembre 1912.

LE POURO RETSA

Retsa, Djan Davî quemet son père, ètâi assez retso que Crésu. L'avâi mé de beliets de banqua qu'Absalon l'avâi de cheveu sur tîta. Et tot parâi l'ètâi pas benhirâo. N'è pas l'erdzeint que fâ lo bounheu, qu'on dit, quand bin ne grâve pas. Lî, cein qu'avâi l'è que l'ètâi mau fotu qu'on diâbllio et que cein vegnâi dâ nièr. Tot l'eingreindzîve et, cein que lâi fasâi lo mé l'è que ne pouâve pas dremî pè la mau que dèmorâve dè coûte doû martsau.

Vo que vo z'îte bin lliein dâi martsau, prau su que vo vo dite : « Lè martsau ne grâvant pas

de dremî ! » Mâ se vo z'avâi dèmorâ dinse eintre mi de clliau dou battefè, que ion travaillîve quasu tota la né et l'autro tota la dzorna sein dèbredâ, et que rolhîvant su l'einfiemâ et pu que taquenâvant et que fiésant *rrau din din din, rrau din din din*, se vo lâi avâi ètâ, i'aré bin voliu vo vère dremi.

Lo poûro Retsâ lâi tegnâi pequa et on coup va trovâ lo premî martsau que l'ètâi à la fordze avoué son fordâi ein couè, son mor matsourâ et sè galotse âi pî.

— Isaque, que lâi dit, t'a pas einviâ de tsandzî d'ottô ?

— Na, por quie ?

— L'è que se te dèmènadze tè baillio mille francs.

Et dinse la fin que, ma fâi, l'a tant fè que por dix-houit ceint franc, Isaque l'a promet de dèmènadzî po la Saint-Martin.

Retsâ, tot conteint, va assebin trôvâ l'autro martsau, que s'appelâve Gouguenet et lâi dit quemet à Isaque que se dèmènadzîve l'arâi sè dize-houit ceint franc et vo peinsâde que Gouguenet l'a ètâ conteint, lî qu'avâi justameint on trossî à payî po sa felhie.

Lo dzo de la Saint-Martin, Retsâ lau paîe à tsacon lau z'erdzeint et, po ne pas ître quie quand dèmènadzerant, ie s'ein va à Lozena, iô ne revint que prau tâ. Sè redzoïessâi d'ître dèbarrassî de sè martsau, quand vè lè quatr'hâore dau matin, ie l'oû on dètertin, et pu fière su lè z'einfieme quemet dâi dzein que sant ein tâtse.

D'on coup, ie chaute avau et trâove Gouguenet que fièzâi tant que pouâve.

— N'âi-vo pas dèmènadzî, que lâi dit tot ein colère.

— L'è bin su, que repond Gouguenet ein rigueneint : Isaque l'a prâi ma fordze et mé ie su dein la sinna.

MARC A LOUIS.

Silence ! — Un père reprenait son fils, qui babillait sans rime ni raison.

— Vois-tu, mon garçon, ajoutait-il, il ne faut jamais parler ni écrire quand on n'a rien à dire.

— Alors vous n'en voulez donc faire ni un avocat ni un journaliste, de votre fils ? observa quelqu'un qui avait entendu la remarque.

POUR LES ARBRES

Nous habitons un des plus beaux pays du monde. Il nous est bien permis de le dire, après tant de témoignages éloquents qu'en ont donnés des écrivains, des poètes, des artistes, parmi les plus célèbres de tous les peuples.

Nous vivons maintenant sur cette réputation, du reste très solidement établie, puisqu'elle nous amène chaque année nombre de visiteurs qui ne se lassent point des spectacles grandioses et toujours nouveaux que leur offrent, au gré de leur désir, nos Alpes, nos lacs, nos campagnes, nos forêts.

Nous construisons pour ces hôtes de somptueux « palaces », où ils trouvent tout le confort moderne ; nous leur faisons des chemins de fer qui les transportent sans fatigue au sommet de nos monts les plus hardis. C'est fort bien.

Mais il est autre chose encore, que nos visiteurs sauraient sans doute goûter à sa juste valeur et qui aurait de plus l'avantage de contribuer à notre propre agrément : Ombrageons mieux nos routes ; elles sont, pour la plupart, d'une aridité désolante, alors que dans les autres pays on s'efforce de les border d'arbres qui leur donnent, avec la fraîcheur, un attrait fort appréciable.

Ah ! ce n'est pas chez nous qu'on trouverait, aux abords des villes, des routes qui, sur une longueur de plusieurs kilomètres, sont bordées d'arbres de haute futaie, dont les rameaux élevés forment, en s'unissant au-dessus de la chaussée, une superbe voûte de feuillage.

Tenez, à deux pas de chez nous, il est une petite ville de Savoie — Annecy, pour ne pas la nommer — dont l'accès, de tous côtés, présente de semblables avenues. Que peut-on voir de plus beau, par exemple, que la large avenue située entre la place d'armes et les jardins de la préfecture et dont les hauts platanes s'enlacent en un splendide dôme de verdure, et cela presque à perte de vue.

Pourquoi n'en serait-il pas de même chez nous ? Pourquoi ne ferions-nous pas à nos descendants ce cadeau ? Peut-être, même, les plus jeunes d'entre nous pourront-ils encore se promener et s'asseoir à l'ombre des arbres qu'ils auront plantés ou vu planter. Il ne faut point désespérer. Vous connaissez la fable :

Un octogénaire plantait, etc.

Que nos autorités, que nos sociétés de forestiers et d'arboriculteurs, que tous, enfin, prennent à cœur cette cause, la cause sainte des arbres.

Et quel stimulant meilleur pourrions-nous trouver que le recueil publié par la Société vaudoise des Forestiers, sous le titre : *Les beaux arbres du canton de Vaud.*

Depuis une série d'années, en effet, la Société vaudoise des Forestiers s'occupe de réunir les matériaux nécessaires à la publication d'un ouvrage de vulgarisation esthétique et forestière, destiné à encourager la conservation des arbres remarquables par leurs dimensions et à attirer l'attention du public sur les beautés naturelles de notre pays, qui ne sont pas encore appréciées à leur juste valeur.

Elle a chargé ses sociétaires de faire une enquête sur les plus beaux spécimens d'arbres du canton, et une commission, composée de MM. Muret, inspecteur forestier cantonal ; A. Pillichody, inspecteur forestier fédéral, et Henri Badoux, inspecteur forestier d'arrondissement, de mettre en œuvre les matériaux recueillis. D'un long travail de compilation et d'élimination, qui n'a pas duré moins de quatre années, est sorti, en 1909, un élégant petit volume de 160 pages, *Les beaux arbres du canton de Vaud,* dû à la plume de M. Henri Badoux, illustré de 30 planches hors texte, d'une remarquable venue, où sont ingénieusement catalogués les plus beaux de nos arbres indigènes.

Ce premier volume a reçu partout un accueil qui a engagé la Société vaudoise des Forestiers à lui donner une suite, et, prochainement sortira de presse un second volume de « Les Beaux arbres du canton de Vaud », de 160 à 180 pages, avec trente magnifiques illustrations hors texte, et une couverture ornée d'une composition très réussie d'un jeune dessinateur (H. Jaccard), reproduisant le superbe pin parasol qui fait, à Vevey, l'ornement de la cour aux Chantres, et le fameux Araucaria, de Nant, sur Vevey. Ce volume qui est dores et déjà en souscription au prix plus que modeste de 3 fr. 50, révèle et fait connaître tout spécialement les arbres de nos parcs et de nos forêts, dont l'origine est étrangère à notre pays, et d'assez nombreux arbres indigènes.

Les souscriptions doivent parvenir, avant le 31 octobre, à M. Henri Badoux, inspecteur forestier, à Montreux, ou à MM. Säuberlin et Pfeiffer, à Vevey, qui impriment l'ouvrage. Passé de terme, le prix de l'ouvrage sera porté à 4 francs.

L'inventaire de nos arbres « exotiques » a révélé un trésor insoupçonné. Les beaux arbres des essences les plus variées sont légion dans notre canton, surtout sur les bords du Léman.

Mais pour qu'ils puissent être appréciés, il faut les faire connaître. C'est ce qu'a fait la Société des Forestiers, avec la collaboration d'excellents photographes, dont les illustrations sont de véritables œuvres d'art.

Tous ceux qui veulent conserver le « visage aimé de la Patrie » doivent protéger et faire aimer ces géants.

Les propriétaires mêmes de jardins, de forêts, ne se doutent pas, généralement, des richesses ligneuses qui devraient être leur orgueil ; ils laissent trop souvent abattre ou mutiler sans protestation, quelquefois par intérêt, les arbres superbes plantés par leurs aïeux. La destruction de ces arbres est un crime de lèse-beauté qui ne devrait pas être permis !

Ouvrons les yeux ! Travaillons tous, chacun dans la mesure de nos forces, à conserver les vétérans qui font le pittoresque, le charme incontestable de notre canton.

La Société vaudoise des Forestiers a estimé de son devoir sinon de pousser un cri de protestation, tout au moins de donner un avertissement. Que le public réponde à son appel et encourage un si louable effort. C'est faire œuvre de bon patriote que de prêter son appui généreux et sympathique à l'œuvre entreprise par les forestiers vaudois.

UNE VIEILLE CHANSON

Tout le monde connaît la chanson de *Malbrough*, qui « s'en va-t-en guerre ». Elle fut composée à l'adresse du duc de Malborough, célèbre général anglais, vainqueur des Français — mais non sans peine, certes — à la bataille de Malplaquet, en 1769.

Cette chanson est très ancienne, on le voit. Mais elle était restée ignorée, lorsque, vers 1781, Marie-Antoinette l'apprit de Mme Poitrine, nourrice du Dauphin. Aussitôt, toute la cour sut la chanson, qui fit tôt après le tour de France.

Mais voici une chanson plus ancienne encore et moins connue. Elle fut composée en 1563, au siège d'Orléans, après l'assassinat du duc de Guise par Poltrot de Méré. Elle a pour titre :

Le convoi du duc de Guise.

Qui veut ouïr chanson ?
C'est du grand duc de Guise,
Et bon, bon, bon, dondi, dondon,
Qui est mort et enterré.

Qui est mort et enterré ;
Aux quatre coins du poêle,
Et bon, bon, bon, dondi, dondon,
Quatr' gentilshomm's y avoit.

Quatr' gentilshomm's y avoit
Dont l'un portait son casque
Et bon, bon, bon, dondi, dondon,
Et l'autr' ses pistolets.

Et l'autr' ses pistolets
Et l'autre son épée
Et bon, bon, bon, dondi, dondon,
Qui tant d'hug'nots a tués.

Qui tant d'hug'nots a tués.
Venoit le quatrième
Et bon, bon, bon, dondi, dondon,
Qu'estoit le plus dolent.

Qu'estoit le plus dolent.
Après venoient les pages,
Et bon, bon, bon, dondi, dondon,
Et les valets de pied.

Et les valets de pied
Avecque de grands crespes,
Et bon, bon, bon, dondi, dondon,
Et des souliers cirés.

Et des souliers cirés,
Et des beaux bas d'estaine,
Et bon, bon, bon, dondi, dondon,
Et des culott's de piau.

Et des culott's de piau
La cérémonie faite
Et bon, bon, bon, dondi, dondon,
Chacun s'alla coucher.

Chacun s'alla coucher
Les uns avec leurs femmes,
Et bon, bon, bon, dondi, dondon,
Et les autres tout seuls.